

EL GRITO DE LEOBARDO LÓPEZ ARRETCHÉ - DOCUMENTAIRE - RÉTROSPECTIVE DE FILMS - LUNDI 12 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

EL GRITO DE UNA JUVENTUD MÁRTIR

L'année 1968, au Mexique, est une année d'Histoire. Elle renvoie surtout dans nos mémoires collectives au salut du Black Power par deux athlètes durant les JO, Tommie Smith et John Carlos, qui ont chacun levé un poing ganté de noir pendant l'hymne national américain ; un poing contre l'oppression systémique du peuple noir aux États-Unis, une marque dans l'histoire de l'activisme des droits civiques. Mais derrière ce symbole, les jeux olympiques de Mexico cachent une année de manifestation et un massacre longtemps censuré.

Tout a commencé véritablement en juillet 1968 : la tenue d'une altercation apparemment banale entre étudiants sur le campus, un hommage rendu par l'organisation communiste Estudiantes Democráticos aux agressions subies durant la révolution cubaine ; et en réponse l'envoi d'une police répressive et surarmée, amplifiée dans le film par la bande son d'une démarche militaire. Cette répression a fait des centaines de blessés et des milliers de personnes furent arrêtées, et enclencha un flot de manifestations.

Le spectre de la mort perdurera jusqu'à la fin du film.

On y découvre les premières séquences vidéo montrant des étudiants dans une situation d'impuissance. El Grito est structuré en quatre chapitres clairement délimités par des intertitres correspondant aux mois de juillet, août, septembre et octobre.

Durant cette période, une vingtaine d'étudiants ont sans le savoir entrepris un grand projet aujourd'hui qualifié de cinéma de la mémoire. Leurs caméras nous donnent un témoignage inédit de discours, de témoignages, de marches et de rassemblements à travers la ville. Malgré le pacifisme des protestations, qui s'expriment notamment par la confection d'affiches, de cartes postales et la réalisation de graffitis sur des murs, on ressent l'accentuation des tensions entre le gouvernement et les manifestants. La taille des manifestations ne cesse de croître, nous donnant à voir des panoramiques et des inclinaisons dans un rythme effréné, tandis que les étudiants se perchent sur les balcons de divers bâtiments à l'intérieur du campus. Des chansons et des hymnes sont entendus en direct pendant les manifestations, entrecoupés d'images des rassemblements.

Les différents cinéastes ont créé un montage associant des photographies et des séquences filmées. Elles servent de toile de fond aux paroles prononcées par les protagonistes (leaders, étudiants, témoins et membres du gouvernement) offrant ainsi une réponse honnête de la société civile - en période de réflexion, de crise et d'urgence. Le montage installe alors astucieusement une sorte de jeu entre les voix ambiantes et les voix off, ainsi que de l'asynchronie entre l'image et la bande sonore. Ici, il n'y a pas d'apparition de personnage

clé, aucune tentative n'est faite de conférer une stature héroïque romantique à ceux devant les caméras, c'est au contraire l'exposition de toute une globalité d'individus se rassemblant pour œuvrer ensemble. Il n'y a pas réellement de résolution ou de finalité car la terrible séquence de fin du massacre de Tlatelolco cède sa place à l'inauguration des Jeux olympiques qui ont eu lieu seulement 10 jours après l'incident, en écho de cette phrase "les morts sont gênants, on s'en lasse vite tu comprends". Plus de 50 ans après le massacre de la place Tlatelolco, le gouvernement mexicain est toujours reconnu pour sa corruption et la violence de ses forces armées, l'histoire se répète. On ne pourrait finir ce texte sans penser à la disparition forcée des étudiants d' Ayotzinapa, le 26 septembre 2014, 43 élèves de l'école normale rurale Raúl Isidro Burgos, qui ont été enlevés de force dans le Guerrero. On retrouve les restes brûlés de l'un d'entre eux, tandis que le corps des autres étudiants n'ont pas été retrouvés. Ironie du sort, ils se rendaient à Mexico pour prendre part à une manifestation commémorant l'anniversaire du massacre. Policiers d'État, fédéraux, municipaux ainsi que l'armée sont impliqués.

Hasta la victoria siempre.

Clothilde et Clara-Athénaïse

DES MACHINES À BROYER

En 2014, lors d'une visite du contrôleur général des lieux de privation de liberté au Centre de rétention administrative de Marseille, a été constatée pour la première fois l'inhumanité des conditions aux CRA, établissements de rétention des étrangers en situation irrégulière qui attendent une délibération administrative de leurs cas. L'année dernière, le bâtonnier des avocats de Marseille a notamment dénoncé "l'absence de tout soutien psychiatrique ou même d'appui psychologique" pour les détenus qui y demeurent, empirant leur santé mentale de manière considérable. *Je ne sais pas où vous serez demain*, suit les consultations médicales de la doctoresse Reem Mansour avec les détenus du CRA de Marseille. On découvre le métier de Reem dans toute sa singularité. C'est une tentative de fournir un appui psychologique à ses patients en leur permettant de s'exprimer librement devant elle.

J'ai eu l'opportunité de m'entretenir avec le réalisateur, Emmanuel Roy, qui m'a raconté la naissance et le déroulement de ce projet.

Sa principale motivation était de questionner la position de Reem dans le cadre du CRA de Marseille. "Je la connaissais depuis plusieurs années et je me demandais ce qu'elle pouvait faire dans cet endroit qui me semblait si contraire à ses engagements de longue date auprès des exilés."

Il a donc commencé à la filmer en dehors de son lieu de travail, car au début il pensait que jamais on lui donnerait l'autorisation de filmer à l'intérieur

du centre de rétention. "Il y avait déjà l'idée de donner une place centrale à la parole, de travailler sur la répétition du même cadre, du même décor, sur une forme de circularité, d'enfermement".

Ce n'est qu'au bout d'un an qu'ils se décide à poser la question auprès de la préfète, dont la réponse a été positive. "Ça reste pour moi assez mystérieux.", me dit-il, "Je pense qu'ils sous-estimaient ce qui pouvait se raconter dans ces consultations de médecine générale, surtout avec cette médecin qui prend le temps d'ouvrir, avec chacun de ses patients, un espace de parole exceptionnel"

Ce qui est aussi très surprenant dans le documentaire c'est sa simplicité, et le fait de rester sur un même cadrage pendant presque l'entièreté du film. Je lui ai donc posé la question de ce choix. "C'est la réalité que je filme, ces situations, ces paroles, la violence infligée aux personnes retenues, qui m'ont imposé cette simplicité. Pour chaque film, je me pose la question de la mise en scène la plus juste par rapport aux gens que je filme et à ce que je veux raconter. Et dès le premier matin où j'ai assisté aux consultations, j'ai senti que la seule position juste, c'était d'être à leur côté, légèrement derrière eux, dans l'axe du regard de Reem et de simplement tenir ma place. Face à ce genre de situations, à la détresse extrême de ces hommes, on doit se mettre en retrait en tant que réalisateur."

Il décrit ainsi le déroulement des séances : "Au début de chaque consultation, Reem me présentait à la personne qui arrivait. J'expliquais qui j'étais

et ce que je voulais filmer. Certains refusaient ma présence et je sortais. Avec la plupart de ceux qui ont accepté, j'ai senti qu'ils voyaient là la possibilité que leurs paroles dépassent les murs du CRA. J'en suis ressorti avec cette responsabilité vis-à-vis d'eux."

Enfin, je lui ai demandé comment il avait vécu l'expérience du tournage, ce à quoi il me répondit tout simplement que son vécu n'avait pas d'importance dans cette histoire. "J'ai la chance d'avoir une nationalité, une généalogie, une tête qui me donnent toutes libertés. De circuler à peu près où je veux. D'entrer et de sortir du CRA avec ma caméra. De faire des films. Ce qui se passe aujourd'hui dans les CRA est d'une violence impensable pour des personnes qui, comme moi, n'ont pas à le subir. Ce sont des machines à broyer, à dégoûter, à rendre fou."

Il conclut en me disant : "Si on s'intéresse au sort des exilés en France, on peut avoir l'impression de savoir ce qu'est la rétention. On peut rencontrer des personnes passées par là, lire ou entendre des témoignages. Mais c'est incomparable avec le fait de passer quelques minutes avec eux à l'intérieur, au moment même où ils sont enfermés. C'est la proposition, très simple, du film : faire l'expérience de s'asseoir une heure à leur côté dans le présent de leur rétention, éprouver leur incompréhension totale, leur détresse, leur révolte, face à cet arbitraire, ce mépris, cette violence, cette incertitude insoutenable. J'espère que le film est juste par rapport à ce que j'ai éprouvé à l'intérieur et aux paroles qui m'ont été confiées."

Camila

SÉNÉGAL : PAR MESURE DE SÉCURITÉ

Le Sénégal s'est embrasé, depuis il y a maintenant plus de quelques semaines, suite à l'annonce du président Macky Sall de reporter les élections présidentielles, dix mois plus tard, en décembre 2024. Il a justifié cette décision en invoquant un conflit entre le parlement et le système judiciaire et a appelé à un dialogue national pour le résoudre. Ce projet est perçu par l'opposition comme une tentative de « coup d'Etat institutionnel », qui a entraîné une série de manifestations dans la capitale : Dakar. Dans ces manifestations, on compte déjà plusieurs décès. Le président laisse ainsi courir la rumeur de "forces organisées" qui pourraient intervenir, laissant un climat de peur et de crainte, voler au-dessus de la population sénéga-

laise. Mais pour certains opposants, le pouvoir sénégalais use du « chantage au coup d'Etat » pour contraindre ses rivaux à accepter un dialogue national jugé insincère. « Macky Sall a créé le chaos avec cette crise institutionnelle artificielle et meurtrière. Parler d'un potentiel coup d'Etat est totalement irresponsable et dangereux. (...)»

Ce mardi 13 février 2024, la marche contre le report des élections présidentielles a été interdite par les autorités. Ces événements demeurent inquiétants et interrogent sur la réponse qui sera apportée par le gouvernement, notamment sur la question de la répression et de la surveillance des populations.

Louna

UNE CATASTROPHE OUBLIÉE

Tout au long de ce film, le réalisateur Alexandre Cornet nous amène dans le récit de la tragédie minière du 10 mars 1906 à Courrières dans le Pas-de-Calais. Avec 1099 morts, cette catastrophe est la plus meurtrière d'Europe.

En se servant des voix qui nous content le calvaire des mineurs coincés dans les galeries de la mine, il nous montre comment cette exploitation des sols a des répercussions sur le quotidien des personnes qui continuent toujours de vivre sur la zone minière, et ce même après l'arrêt total de l'exploitation de la mine.

Nous sommes plongés au cœur des galeries avec des cartographes. Seul

le bruit des pas et des machines nous parviennent. Pourtant, le silence du monde moderne est pesant : seuls les témoignages des mineurs résonnent. Ces voix, qui exacerbent l'atmosphère oppressante de cet environnement noir et étroit, nous rappellent le risque constant de vivre « cette fin-là ».

Ce silence présent pour nous, spectateurs, est aussi présent pour les mineurs. Il en devient « sombre et terrible » pour eux comme pour nous.

On comprend en filigrane que les recherches n'ont pas été la priorité des autorités après la catastrophe. Les paroles d'un des mineurs retentissent

: « se préoccuper des survivants, sensiblerie inutile ».

Nous ne sommes délivrés de l'oppression qui règne qu'avec les mineurs, qui réussissent enfin à quitter les sombres galeries de la mine après vingt jours d'errance. À leur sortie, ce sont leurs voix qui sont, là aussi, importantes « Elle le convainc que nous ne sommes pas des revenants ».

Nous reprenons vie en même temps qu'eux. Nous préconisons à nos lecteurs qui seraient sensibles à la claustrophobie ou bien claustrophobes d'éviter de regarder ce film..

Anaëlle

UNE LUTTE CONSTANTE

«Nos montagnes ne deviendront pas des cimetières». Cette phrase prononcée par un militant de Refuge Solidaire retranscrit l'enjeu du film *Demain est si loin*, tourné entre 2018 et 2019 aux alentours de Briançon, entre la frontière française et italienne. Pendant 88 minutes, Muriel Cravatte et sa caméra nous montrent les bénévoles de Refuge Solidaire et Tous Migrants lutter contre la déshumanisation des personnes exilées, dont le débat public oublie l'individualité et histoires personnelles au profit des chiffres.

Le film a été diffusé à l'occasion d'une table ronde entre la réalisatrice, des professeurs et étudiants de l'Université de Poitiers pour porter des regards croisés sur le contrôle, la surveillance et la géographie des frontières. La discussion nous permet de revenir sur les différents événements du film, notamment lorsque la documentariste évoque les contrôles quotidiens aux frontières, qui sont vécus comme un harcèlement par les bénévoles et entravent leurs mouvements.

Le droit aux frontières est sans cesse évoqué comme un droit bafoué. Les militants dénoncent les violences subies par les exilés et la criminalisation qu'ils subissent en tant que bénévoles pour avoir commis un « délit de solidarité », qui depuis n'existe plus.

Les différents témoignages et rencontres de ce film démontrent une force morale inébranlable de ces personnes qui une, deux voire trois fois traversent la démarcation entre la France et l'Italie, ayant voyagé depuis la Côte d'Ivoire, le Sénégal ou la Guinée. Autant de frontières qu'ils doivent franchir et de traumatismes à revivre.

Ceux qui vont la nuit marauder (aider les exilés dans la montagne) ne répondent qu'à une seule loi : celle de la vie humaine, présente dans le préambule de la Constitution de la Ve République : « Tout être humain, sans distinction de race, de religion ni de croyance, possède des droits inaliénables et sacrés ».

Coline

ELLE EST VACHEMENT BLANCHE CETTE MAISON

Les Bruits de Recife n'est pas un film confortable. Languissant mais à la fois très tendu, il nous fait ressentir toute l'obsession présente, obsession de contrôle, c'est-à-dire de surveillance et de domination sociale. Le refoulé colonial contrôle chaque aspect de la vie de cette rue, du travail aux corps, en passant par les attitudes et le langage. Les dominants dominent tandis que les opprimés sont opprimés. Cet inconscient, produit et facteur d'un continuum géographique et social, invoque une violence structurelle ultimement voilée, adoucie parfois par les

rapports humains, mais toujours latente. Spectatrices, nos consciences sont rendues flottantes par les bruits incessants et l'angoisse exsudant de chaque moment, mais nos inconscients nous crient notre complicité, aussi rouges que la cascade de sang colonialiste.

Recife est construite verticalement, comme le sont les rapports sociaux. Les plus pauvres se trouvent en bas, dans la boue fondatrice, tandis que les plus riches, descendants des colonisateurs espagnols, contrôlent et surveillent la vie du haut de leurs tours. Ainsi un enfant nous est-il montré soulignant

cette stratification, vu du haut d'un immeuble jouant au ballon au sol. On ressent intensément la distance vertigineuse et infranchissable qui les sépare, marquée par la différence de statut et de race. Et lorsque que Bia, femme de classe moyenne, se trouve sur le même sol que cet enfant, elle roule sur sa balle avec sa voiture, l'écrasant. L'insensibilité de la classe moyenne brésilienne, dont les pieds ne touchent jamais le sol, traverse l'écran pour nous laisser une impression durable d'inconfort, d'angoisse et de nervosité.

Jeanne et Aurélie

LES SURVEILLANTS SURVEILLÉS

Mes parents ayant grandi durant la guerre froide, ce type de film appelé "film d'espionnage" les ont énormément fascinés, j'en ai d'ailleurs beaucoup vu. Pourtant si la plupart développent une image plutôt romantisée de l'espionnage, ici, on se retrouve confronté à un genre nouveau, voire inédit. Pas d'action, on suit en temps réel la surveillance de la vie d'un fonctionnaire occupant un poste sensible afin d'y découvrir une faille. Ceci dans le but de le faire chanter et le forcer à travailler pour l'organisation secrète dont on ne saura jamais le nom.

Michel Deville nous donne à voir une histoire précise, détaillée, où rien n'est laissé au hasard. Tout y est exposé, de la nuit plus intime au simple achat en supermarché. L'originalité réside essentiellement dans le fait que l'image n'est utilisée que pour illustrer la voix-off. En effet, la narration repose entièrement sur les échanges vocaux entre les services d'espionnage de cette organisation secrète. L'histoire se concentre sur les stratagèmes déployés par les agents secrets pour piéger un fonctionnaire, leurs tentatives de corruption et de déstabilisation de son entourage, ainsi que les rivalités interservices, le tout narré par des voix-off. Ainsi, on se retrouve au cœur d'un système de surveillance lui-même surveillé par une hiérarchie omniprésente. Cette approche crée

une grande distance avec les personnages à l'écran, mettant en lumière l'inhumanité de ces pratiques d'espionnage. Malgré son rythme plutôt lent, le film demeure captivant du début à la fin. La présence constante de voix off et l'absence de dialogues créent une atmosphère singulière qui devient rapidement familière. On est immergé dans cette histoire d'espionnage à travers les regards des manipulateurs, tandis que la cible, pratiquement jamais visible, est simplement désignée comme le dossier 51. Au-delà de son intrigue solidement construite qui parfois semble même trop bien ficelée, le véritable atout du film réside dans l'humour subtilement distillé dans la plupart des scènes : réflexions, personnages, situations, tout contribue à cet aspect humoristique. Une scène m'a fait sourire : celle de la rencontre avec ses anciens camarades de classe. Tous y sont interrogés du simple comédien au prêtre.

Un film percutant, glaçant et assez effrayant. On se retrouve à éprouver une certaine paranoïa. Si en 1978, toutes ces technologies étaient déployées, qu'en est il aujourd'hui, à l'heure où les photos et les vidéos deviennent instantanées ? à l'heure des cookies, où chaque recherche et chaque donnée sont collectées et répertoriées ?

Le film à aussi ses défaut. Il se déroule en 1978, et les voix des surveillants-voyeurs sont très pesantes. Certaines réflexions m'ont mise mal à l'aise notamment celles qui ciblent les femmes. D'abord la femme de ménage qu'on ne reconnaît pas parce qu'elle a perdu du poids, où alors l'employée de l'agence a qui le personnel masculin répond "ma belle". La première copine du dossier 51 est qualifiée "d'homme" : elle accepte certaines pratiques sexuelles, ses convictions politiques ne la rendent "pas attirante", donc en aucun cas elle ne peut être réellement une femme. La fille de l'agente 747 est je cite "une allumeuse" et l'autre "une handicapée" et surtout le dossier 51 peut possiblement plonger car il est peut-être homosexuel. L'épisode du viol reste assez flou pour moi cependant les commentaires qui y sont associés m'ont vraiment paralysée, impossible pour moi d'accepter une telle conception de la vie (malgré que cela existe de façon trop présente aujourd'hui).

Toutefois, j'ai trouvé intéressante la complexité des actions entreprises pour comprendre la personnalité de Dominique Auphal. La quête d'informations variées, tant sur son passé que sur son présent, ainsi que l'utilisation de différents agents pour le cerner, ont retenu mon attention.

Clothilde

AGENDA DU JEUDI 15 FÉVRIER

10H - 12H COMPÉTITION SÉANCE 1
Against the tide de Sarvnik Kaur - TAP Castille

14H - 15H30 COMPÉTITION SÉANCE 2
Qu'est ce qu'on va penser de nous ? de Lucile Coda - TAP Castille

14H - 16H CONFÉRENCE
Au supermarché de la guerre et du contrôle, filmer et enquêter à l'intérieur de la machine sécuritaire
conférence de Mathieu Rigouste - Médiathèque

16H30 - 18H SÉANCE SPÉCIALE ET CONFÉRENCE
La base de Vadim Dumesh - TAP Castille
Index, ONG d'investigation indépendante
conférence de Basile Trouillet - Grenouilles

18H30 - 20H30 FAIRE LA GUERRE À DISTANCE
Il n'y aura plus de nuit d'Éléonore Weber - Le Dietrich
Etat limite Nicolas Peduzzi - TAP Castille

21H - 23H FILMER LE TRAVAIL
La cité de l'ordre d'Antoine Dubos - Le Dietrich

Traversez la rue...

Journal du 15^e festival

Filmer le Travail

n°3 / Mercredi 14 février 2024

Rédaction : Charles Grybowski, Guilian Hutchinson, Coline Luu, Clothilde Voirin, Clara-Athénaïs Lelandais, Mathilde Boutin, Camila Rocha Florescano, Jeanne Steinhausen, Aurelie Duvivier, Louna Ferey-Grasland, Anaëlle Bruneteau, Mathias Grignard, Lola Lagarrigue, Clara Imbert, Isabelle Taveneau

Mise en page : Thomas Dupuis, éditions FbIb

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2023 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.



CALMEZ-VOUS, C'EST JUSTE LA PROCÉDURE

Ce documentaire en noir et blanc nous invite à suivre le quotidien de trois interprètes : Nadesh, Anamiga et Cherif. À travers leur récit de vie, à travers leur relation à leur langue natale et aux images de leur passé, on arrive à comprendre comment leur trajectoire personnelle les a conduit à l'interprétariat et les valeurs associées à ce métier. Car interpréter dépasse la simple traduction, un tel travail implique de comprendre la culture des interlocuteurs, comprendre que les mots n'ont pas le même poids ni la même équivalence dans chaque langue. C'est une véritable appropriation de la parole qui opère tout au long du film, durant laquelle l'autre devient "je". Une véritable mise en "je" des interprètes qui pour un temps se laissent traverser par le discours des personnes avec qui ils partagent la culture voire même l'identité.

L'omniprésence du bruit des claviers et des appels téléphoniques impersonnels, qui vont décider du sort des personnes auxquels font face les interprètes, donnent au film sa teinte. La lourde administration qui pèse sur les personnes réfugiées, qui impose un jugement de la souffrance de celles et ceux qui fuient leur pays, s'érige comme point de contrôle. Les critères permettant de dire qui mérite ou non un titre de séjour sont-ils réellement objectifs ? Jusqu'à quel point les personnes doivent-elles devenir des acteurs de leur malheur pour prétendre à une situation régulière ? Le ton noir et blanc du documentaire impose une mise à distance et enferme le cadre.

Associé aux effets de zoom qui entourent les scènes du film, l'image déboussole, désoriente. Les intervenants sociaux demandent un récit de vie détaillé des traumatismes et des dangers auxquels les personnes font face, parfois doivent garder leur calme face à l'expression de la colère de celles-ci.

Les scènes plus contemplatives et les petits moments de vie quotidienne, de relation mère-enfant allègent, soulagent et offrent des couleurs au long-métrage. La place importante donnée au sensible, l'importance des gestes doux, des regards et du toucher, des mains, apportent avec eux un grain particulier à l'image et permet de nous mettre à la place des personnages, de mieux comprendre les enjeux et l'importance de ce qu'ils font, des valeurs qu'ils portent avec eux. Cela tranche particulièrement avec les moments de remise en question, avec l'injonction à convaincre imposée par la justice, l'idée d'avoir subi suffisamment pour mériter une protection, auxquels les interprètes doivent se prêter. Le film traduit avec beaucoup de force l'ambivalence du travail social, coïncé entre une réelle volonté d'aider, d'accompagner, d'améliorer les conditions de vie de chacun.es et un contrôle, un flicage administratif qui filtre les arrivées sur le territoire, le regard détaché et la froideur des offices et des bureaux chargés de gérer le flux des vies humaines.

Guilian

Notre feuilleton

OÙ EST FRANCE ?

Troisième épisode

Résumé des épisodes précédents : - depuis dimanche on est à la recherche de France... La retrouvera-t-on aujourd'hui ?

France n'est pas là...



Je me demande bien où est France ?

Et moi je patie

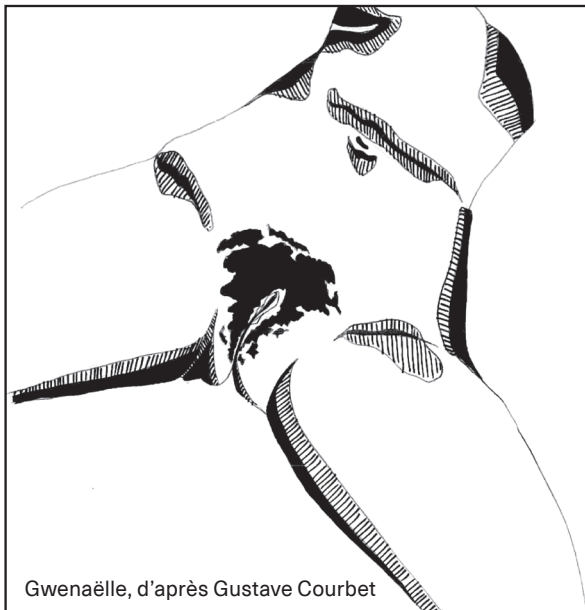
France par ici, France par là y'en a que pour elle ! France c'est simple, France travaille !

Je comprends pas... France m'avait dit qu'elle viendrait.

Et nous, on famille.

(à suivre)

LA CENSURE DES NUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, TOUT UN ART



Gwenaëlle, d'après Gustave Courbet

L'œuvre d'aujourd'hui ne dénonce pas tant la surveillance et le contrôle, qu'elle les a subi et les subit encore aujourd'hui. Cela fait aujourd'hui plus de 150 ans que le tableau de Gustave Courbet, *L'Origine du Monde* (1866), qui représente le sexe d'une

femme, fait parler de lui. Le tableau représente une femme nue allongée (le modèle était un petit rat de l'opéra), le corps incliné légèrement en arrière, les lèvres entre-ouvertes et les jambes écartées. En toute simplicité un sexe, réaliste, en plan rapproché. Pendant plus d'un siècle, ce tableau demeura dissimulé, gardant ses mystères loin des regards. Il entre au Musée d'Orsay, en 1995, où il se trouve toujours, suscitant des réactions amusées ou admiratives du public. Si de tout temps il interroge, choque, scandalise, fascine, il est surtout censuré. Une loi française des années 90 contre la pornographie l'empêche de se retrouver sur des couvertures de livre, d'exposition mais surtout sur

les réseaux sociaux. Facebook, qui s'excusera par la suite, désactive, en 2011, des comptes pour avoir partagé des images du tableau, invoquant une violation de ses règles.

Au delà des simples questions de différence entre œuvre d'art et pornographie, il interroge aujourd'hui la sexualisation constante du corps des femmes par l'ambivalence entre ces différents modes de censure, et l'acceptation et l'appréciation de ce tableau dans un musée. Ambivalence mise en exergue par des performances comme *le Miroir de l'origine* de Deborah De Robertis, au Musée d'Orsay, qui montre sa vulve devant le tableau de Gustave Courbet, sans l'autorisation préalable de l'institution. Cela a déclenché des débats sur la construction muséale des stéréotypes de la féminité et la sexualisation des femmes dans les arts plastiques. De Robertis a donné une dimension nouvelle à *L'origine du monde*, mettant en lumière la focalisation de Courbet sur le sexe féminin et remettant en question la neutralité visuelle du tableau pourtant très valorisée par la majorité des critiques, soulignant ainsi son caractère érotique et sexiste.

Clara-Athénaïse

NOMADES DU NUCLÉAIRE DE T. STROMP ZARGARI ET K. ARMANDO FRIEDRICH – DOCUMENTAIRE
COMPÉTITION INTERNATIONALE, MERCREDI 14 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

SUR LES CHEMINS DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE MOBILE

Dans ce documentaire, les réalisateurs explorent la vie et le travail des travailleurs précaires de l'industrie du nucléaire en France. Marie-Lou, Florian, Jérôme et Vincent, employés par des sous-traitants sont constamment en déplacement pour effectuer la maintenance et le remplacement des cœurs de réacteurs nucléaires. Vivant dans des camping-cars devant les centrales, ils font face à l'incertitude et à la solitude liées à leur travail tout en rêvant d'un avenir loin des centrales.

Les réalisateurs adoptent une approche ethnographique, plongeant au plus près de la vie quotidienne et des rêves des protagonistes. Pourront-ils travailler le lendemain, la semaine ou le mois suivant ? Le documentaire montre comment ces travailleurs vivent dans des conditions précaires, exposés à des doses potentiellement dangereuses de radiation, et l'impact que cela a sur leur vie personnelle. En effet, ils filment de très près leurs personnages dans leur intimité et leur quotidien, les laissant exprimer leurs rêves, leurs envies. L'immersion dans ces vies marginales révèle la vulnérabilité profonde de ces tra-

vailleurs nomades, sacrifiant leur vie sociale pour fournir de l'électricité à la société.

La caméra reste discrète, ne pénétrant pas dans les centrales nucléaires mais capturant l'intimité des travailleurs. Le film met en lumière la fragilité des projets familiaux face aux ruptures constantes du travail intérimaire et souligne le manque d'organisation syndicale pour défendre leurs droits. La mise en scène immersive, avec une création sonore soulignant le danger du nucléaire, renforce le sentiment d'oppression et d'invisibilité de ces travailleurs.

Ce documentaire rappelle que le confort électrique de la société repose sur le sacrifice de ces travailleurs de l'ombre et offre une perspective percutante sur la réalité souvent négligée des travailleurs du nucléaire.

Clothilde

Pour aller plus loin :
Le web documentaire *Des aires : Vivre en habitat mobile*
de Gaëlla Loiseau et Thierry Brinksma, 2017
et aussi

La Centrale d'Elisabeth Filhol (Editions POL, 2010)